

Le langagier

BULLETIN LINGUISTIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTUDES FRANÇAISES

Tél. : (705) 675-1151, poste 4305
langagier@laurentienne.ca

Université Laurentienne
Sudbury (Ontario) Canada P3E 2C6
http://laurentienne.ca/e-langagier

ISSN 1201-7493

Équipe : Pascal Sabourin, rédaction
Isabelle Carignan, Amélie Hien, Valérie Raymond, Ali Reguigui, lecture d'épreuves
Catherine Prażmowska, mise en page

27^e année, N° 104, © décembre 2020

Dans ce numéro :

Battre (son plein) / Challenge /
COVID-19, le ou la? (prise 2) /
Lefebvre /
Sécuriser (des autorisations,
un avion) / Valet

Réflexion langagière :

« Partir à la découverte de l'histoire des mots, c'est ouvrir une à une des pages entières de l'histoire d'un peuple. »

Anonyme

« « » »

BATTRE (son plein)

Vous avez sans doute entendu l'expression **battre son plein** au sens d'une activité qui a atteint son intensité maximale, par exemple une fête, une campagne électorale, etc. D'où vient cette locution que nous servent souvent (trop!) les journalistes qui tentent d'épicer leurs reportages?

Cette expression est apparue au XIX^e siècle et elle appartient à la langue des marins. Elle décrit l'état de la marée qui a atteint son plus haut niveau et qui bat le rivage de ses dernières vagues avant de commencer à se retirer. On dit alors que la mer **bat son plein**. De nos jours, l'expression n'est comprise qu'au sens figuré et elle signifie qu'une activité ou un événement est arrivé à son point le plus intense : « La campagne électorale fédérale **bat déjà son plein** alors que le vote n'aura lieu que dans six mois! », pouvions-nous entendre sur les ondes de la radio d'État.

CHALLENGE

Depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, en 1066, l'Angleterre et la France ont échangé des coups d'épées, de lances, d'arbalètes, de

mousquetons, de fusils et de canons, mais ces deux pays ont aussi échangé des mots, des dizaines de milliers de mots qui ont traversé la Manche dans les deux sens. Selon la linguiste Henriette Walter (*Honni soit qui mal y pense*, 2001), les mots anglais d'origine française représentent plus des deux tiers du vocabulaire anglais actuel. Le terme **challenge** fait partie de cette catégorie de vocables français qui ont fait un long séjour outre-Manche avant de revenir poursuivre leur carrière en sol français.

Examinons d'abord le mot anglais. *Challenge* est un emprunt à l'ancien français *challenge* (XI^e siècle), terme qui signifiait en français « accusation », puis « défi », dérivé, avec le substantif *challengier*, du verbe *challengier*. En français, cette série de dérivés n'a pas résisté aux changements et le dernier à disparaître fut le verbe *challengier* au XVII^e siècle. De son côté, l'anglais a maintenu *challenge* jusqu'à nos jours et l'a enrichi d'une foule d'acceptions : un défi lancé à un adversaire, une demande d'explication, un test mesurant les compétences, une objection en cour de justice, etc.

Le substantif anglais *challenge* est apparu en français à la fin du XIX^e siècle sous la forme composée **challenge-cup**, et **challenge** employé seul, avec spécialisation dans le domaine sportif. Il est habituellement prononcé à l'anglaise (tshal-èndj) bien qu'on rencontre parfois sa francisation *cha-len-ge*. Le français a aussi adopté le verbe *to challenge* (« c'était une personne qu'on pouvait **challenger** »), et le nom de l'auteur du défi (« Le principal **challenger** d'Apple, c'est désormais Android. »).

Enfin, il faut souligner que ces emprunts à l'anglais s'acclimatent difficilement au lexique français en raison du caractère singulier de leur prononciation et de l'exis-

tence de nombreux termes équivalents français. Ainsi, on pourra remplacer le substantif **challenge**, selon le contexte, par *défi*, *enjeu*, *pari*, *épreuve*, *conflit*, *contestation*, *risque*, etc. Dans le domaine sportif, on pourra parler de *tournoi*, *coupe*, *compétition*, *défi*, *épreuve*, etc.

COVID-19, le ou la? (prise 2)

Notre numéro de juin dernier avait tenté de faire le point sur quelques termes et usages en rapport avec le nouveau coronavirus. L'un des sujets abordés concernait le genre de l'acronyme **COVID-19**. Durant les mois de mars et avril 2020, il semblait que le féminin allait l'emporter sur le masculin (grammaticalement parlant, bien entendu!). L'Organisation mondiale de la santé (OMS), les bureaux de santé provinciaux, l'Office québécois de la langue française et même l'Académie française prônaient le féminin en se fondant sur le principe que les sigles et les acronymes français ou ceux venus d'une langue étrangère adoptent le genre du nom qui constitue le noyau de l'abréviation. Dans ce cas-ci, **COVID-19** désigne la maladie ('D' tenant lieu de *disease*). On dit aussi *le* CIO (Comité international olympique) parce que le noyau du sigle, comité, est masculin. Et on écrit *la* CIA (Central Intelligence Agency) puisqu'il s'agit d'une agence, n. f.

Notre article de juin rappelait que le président Emmanuel Macron utilisait fréquemment **COVID-19** à la forme masculine et que les reportages télévisés de France 2 et les grands journaux français employaient la même forme en dépit de l'avis contraire de l'Académie française sur cette question. Le débat entourant le genre de l'acronyme a occupé et divertit nos cousins français durant une bonne partie de l'été 2020. Certains commentateurs ont jusqu'à fouillé l'origine du mot anglais *disease* pour justifier la forme masculine de **COVID-19**. En effet, *disease* est un em-

prunt à l'ancien français *desaise*, « mal, malaise », mots masculins. Quoiqu'il en soit, nous devons reconnaître que l'Europe francophone (France, Suisse, Belgique) place **COVID-19** dans le camp masculin, tandis que l'Amérique francophone ne déroge pas des avis publiés en mars 2020. Pour une fois, direz-vous, le Canada francophone et l'Académie française se retrouvent du même côté de la barricade.

LÉFEBVRE

Un lecteur de la région d'Ottawa raconte qu'il a voyagé dans la région de Trois-Rivières et visité le petit village de Baie-du-Febvre (prononcé Baie-du-Fèvre, comme le patronyme Lefebvre). « D'où vient ce *b* qu'on écrit, mais qu'on garde muet à l'oral », se demande-t-il? La réponse courte, c'est qu'il s'agit d'un 'b' étymologique, mais cela demande des explications supplémentaires que voici.

Commençons par l'élément *Febvre* du nom du village québécois. Ce mot est issu du latin *faber* « celui qui fait, qui fabrique des objets », lequel a donné « fèvre » au Moyen Âge avec le sens particulier de celui qui travaille le fer et fabrique des objets en fer (matériel de défense, épées, boucliers, armures; instruments pour cultiver la terre, charrues, herses, ceintures de métal des roues; ustensiles de cuisine, chaudrons, casseroles; ferrures, gonds, serrures, poignées, etc.). En somme, le « fèvre » d'un village (le forgeron), c'était le personnage le plus important pour la vie et la survie d'une commune, après monsieur le curé, évidemment!

En français, l'agglutination de l'article et d'un nom de métier ou de fonction est un processus très répandu, notamment au Canada francophone : *Levasseur*, *Leclerc*, *Lemoine*, *Leduc*, *Lapierre*, *Lepage*, etc. C'est ainsi qu'on a d'abord eu la forme *Lefèvre* (forme du nom du pianiste québécois Alain *Lefèvre*), auquel on a ajouté plus tard un 'b' étymologique pour rappeler l'origine du mot (latin *fa-b-er*). Cet ajout remplissait une fonction importante. L'alphabet romain représentait le son 'v' et le son 'u' par une seule lettre, le 'V'. Deux exemples : *SENATVS* et *VICTORIA*. Le 'b' étymologique dans *Lefebvre* indique au lecteur que la lettre qui suit se prononce 'v' et non pas 'u'. Néanmoins, cela n'a pu empêcher l'apparition de la graphie *Leféb-u-re* qui résulte d'une erreur de lecture du 'v' en un 'u'.

SÉCURISER

(des autorisations, un avion)

Le 23 mars 2020, au moment où l'épidémie de coronavirus dégénérait en pandémie, le ministre canadien des Affaires étrangères, François-Philippe Champagne, publiait un *tweet* à l'intention des Canadiens coincés

au Pérou: « Nous avons **sécurisé** des autorisations de vols; Air Canada opérera 3 vols par semaine. » Au cours d'une intervention télévisée, le ministre récidive en annonçant: « Nous avons **sécurisé** des avions... ». D'accord, il faut être indulgent à l'égard des élus qui doivent souvent répondre à brûle-pourpoint à un barrage de questions des journalistes. Mais quand les mots utilisés par un ministre ne traduisent absolument pas sa pensée, ses sous-ministres et ses sous-ensous des sous devraient discrètement suggérer un amendement au vocabulaire ministériel!

Le verbe **sécuriser**, dérivé de *sécurisation*, est entré dans le vocabulaire français de la psychologie en 1968 au sens de « apporter un sentiment de sécurité, de confiance en soi; calmer, tranquilliser, apaiser, rassurer ». À partir des années 1970, les sens anglais de « rendre plus sûr, protéger contre un danger ou une perte » s'introduisent dans le langage de l'informatique (ex. : **sécuriser** un mode de paiement), et de la sécurité publique (ex. : **sécuriser** un périmètre, **sécuriser** un quartier). Peut-on alors, comme l'affirme le ministre, « **sécuriser** un avion »? Oui, en dotant l'aéronef de systèmes qui en garantiront une sûreté accrue. Mais l'emploi du ministre semble accorder à **sécuriser** un autre sens anglais qui n'est pas encore reconnu en français, celui de « prendre possession, acquérir l'usage, avoir à sa disposition ». En anglais, on peut dire '*Canada has secured two flights for stranded Canadians in Wuhan*', mais l'équivalent français devra rester « Le Canada a nolisé trois vols pour les Canadiens bloqués à Wuhan ».

VALET

Comme nous l'avons noté occasionnellement depuis la création du *Langagier* en 1993, bon nombre de termes français trouvent leur origine dans la langue d'Astérix le Gaulois. C'est le cas de **valet**. L'étude du mot permet de suivre non seulement son évolution en français, mais aussi son destin dans la langue anglaise qui l'a emprunté au français au XII^e siècle.

Attesté sous les formes *vallet*, *vaslet* et *varlet* (XII^e siècle), le mot est issu du latin populaire *vassalus*, lui-même produit de la latinisation du gaulois *wassos*, « jeune homme ». Ce sens initial explique pourquoi, à partir du XII^e siècle, le mot a désigné un jeune homme placé sous la protection d'un seigneur pendant son apprentissage de la chevalerie. Parallèlement à ce premier sens, le mot s'est dit d'un serviteur rattaché à une maison noble ou à la cour. Cette deuxième acception s'est ensuite élargie pour inclure toute personne rémunérée qui est au service

d'une autre. Par exemple, les comédies de Molière au XVII^e siècle mettent souvent en scène le personnage du **valet**, serviteur qui répond aux moindres besoins et caprices de son maître.

De nos jours, le terme subsiste dans des locutions reliées à une fonction particulière : **valet de chambre**, **valet de ferme**, **valet d'écurie**. Par extension analogique, il s'applique aussi à des objets tels que le **valet de nuit** (un support à vêtement), sans oublier le **valet** du jeu de cartes qui représente (il fallait s'y attendre!) la carte à figure la plus faible du jeu. Par ailleurs, les bouleversements sociaux du monde moderne ont favorisé l'apparition d'une valeur péjorative du mot **valet**. Ex. : « Nos gouvernements sont devenus les **valets** des multinationales. »

Comment l'anglais a-t-il traité le mot *vaslet* qu'il a emprunté au français au XII^e siècle? Le sens premier de « serviteur » a été maintenu dans les milieux nobles et bourgeois anglais, mais pour traduire l'idée de jeune homme au service d'un seigneur, sens que *vaslet* possédait en français au moment de l'emprunt, l'anglais est allé chercher un autre mot de l'ancien français, *esquier* « écuyer », devenu *squier* puis *squire*. En anglais, *valet* (prononcé *va-lei*) est aussi employé en hôtellerie (*valet services*, *valet parking*). Pour rendre ces derniers contextes, le français utilise « service de valet » et « service de voiturier ».

« « » »

À l'aube de ce Noël pas comme les précédents, toute l'équipe du Langagier vous souhaite d'apprécier davantage les petits bonheurs, sans les tenir pour acquis, de rester à la maison – c'est parfois sain, et d'avoir plus d'empathie les uns envers les autres.

Joyeux Noël et bonne année 2021!

